

La mer

Wajdi Mouawad

Number 91, Fall 2001

Eaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mouawad, W. (2001). La mer. *Moebius*, (91), 9–12.

WAJDI MOUAWAD

La mer

Je me promène toujours dans la ville.
Les rues sont désertes encore.
Les gens dorment encore.
Dans chaque maison sans doute, il y a des enfants qui
rêvent.
À quoi rêvent-ils?
Ils rêvent.
Je passe devant des magasins de mode,
Un fleuriste,
Je remonte la rue principale,
Tout dort.

Il est huit heures
Et je vais mon chemin dans la grande ville
Avec l'inconscience pénétrante des adolescents.

Le monde ne me dégoûte pas.
Au lieu de crier contre le monde,
Je préfère encore marcher le jour durant,
M'épuiser à la marche,
Pour arriver finalement face à la mer.

La récompense est grande
Lorsque, après une longue journée de marche,
On entend le mugissement des vagues
Qui s'entrelacent jusqu'au rivage,
Lorsqu'on les entend, les vagues,
Haleter, haleter, haleter, haleter vers la jouissance
Qui ne viendra jamais,
Voir alors la mer se soulever,
Folle de colère,
Folle de désir,

Imaginer un instant qu'elle est le sexe du monde tourné
vers le ciel,
Puis plonger dans ses profondeurs,
S'y perdre,
S'enfoncer plus loin encore,
Là où jamais personne n'a su aller,
Descendre, descendre, descendre encore
Jusqu'au silence de Dieu,
Puis,
Juste avant la noyade,
Remonter émerveillé vers la surface,
Et plus loin encore,
Vers le ciel,
Être alors pourfendu par le soleil,
Lutter contre les vagues,
S'élever avec le vent,
Courir sur les flots,
Pour aller s'écrouler,
S'endormir sur le sable,
Épuisé d'amour.
Devant la mer,
Je reste ébahi et décharné,
Seul, avec l'impossibilité de poursuivre mon chemin.
J'aurais tant aimé savoir marcher sur l'eau moi aussi,
Pour pouvoir continuer,
Continuer pour ne plus souffrir,
Ne pas m'arrêter,
Pouvoir aller plus loin,
Pouvoir découvrir la sensation que peuvent éprouver les
baleines,
Les dauphins,
Les requins et les tortues géantes lorsqu'ils remontent vers
la surface;

J'aurais tant aimé
Connaître la sensation que peuvent éprouver les poissons
volants,
Les mouches d'eau,
Les grenouilles et les libellules;
Ce que peut éprouver un nénuphar au beau milieu d'un
lac.

Moi aussi je m'étendrais sur l'eau
Pour recevoir dans mon ventre les étoiles de la nuit
Et le grand calme des montagnes environnantes,
Et cela, jusqu'à la noyade.
Au fond de l'eau,
Je pourrais alors apaiser la douleur,
Et je n'aurais plus besoin de me déplacer,
Plus besoin de marcher!

Car si je pouvais rester immobile, je le ferais!
Mais le mouvement apaise ma douleur,
Le déplacement donne du vent à ma douleur.
Qu'à peine je m'arrête, et c'est la souffrance extrême du
feu!
Alors je marche, je marche comme on respire!

Je fais parfois le rêve d'être un arbre mort lancé à la mer
Voyageant jusqu'à ces rochers que l'on appelle récifs
Qui m'accrocheront
Et là,
Bien ancré par mes racines aux racines des algues,
Je deviendrai l'ami des moules, des oursins et des étoiles
de mer.

Je suis l'enfant décharné,
Ni homme ni femme,
Car je n'ai plus de peau pour dire qui je suis.
Et je vis dans l'illusion que si je faisais partie de la nature
Au même titre que la rivière,
Je pourrais accéder au repos.
Je rêve...
Alors,
Pour m'éloigner de la douleur des hommes,
Je tente de me défaire de mon besoin de me déplacer.
J'ai espoir pourtant qu'en acquérant l'immobilité,
Je me débarrasserai de mes jambes
Pour m'enfoncer dans la terre
Et m'élever vers le haut.
Cette immobilité-là,
Les arbres me l'apprennent.
J'aurai quitté la communauté des hommes

Pour rejoindre la confrérie des arbres,
Et troqué ma peau contre la puissance de l'écorce.